XI

LA PERSUASION, LE PATHÉTIQUE ET LA BEAUTÉ : QUINTILIEN ÉDUCATEUR (*INSTITUTION ORATOIRE, XII*)

par Alain MICHEL

Professeur à l'Université de Paris-Sorbonne

SOMMAIRE. — *M. Michel étudie les derniers chapitres (VI, 10 et 11) de l'*Institution oratoire *pour en montrer la force et la profondeur, qui ont été quelquefois méconnues.* ***Quintilien*** *organise tout son exposé selon une composition rigoureuse que lui inspire sa vocation d'enseignant. C'est pour cette raison qu'il se tient sans cesse au point de rencontre des aspects théoriques et pratiques de la* ***morale****, qu'il s'intéresse en vrai professeur de lettres à la* ***beauté****; toute sa démarche, qui lui permet d'accorder le présent et le passé, est guidée par l'accord de la* ***grâce*** *et du* ***sublime****.*

EPITOME. — *Fabius Quintilianus in* Oratoriae institutionis *ultimis capitulis summam doctrinae suae magna cum breuitate amplectitur, dum officia et fines coniungit, pulchra et decora laudat et distinguit, antiqua et noua in communi admiratione ita componit ut per modum, elegantiam, rationem ad sublime euadat.*

Quintilien s'est toujours voulu éducateur. C'est en cela que son influence s'est principalement exercée. La formation de l'homme cultivé, telle qu'il la concevait, s'est illustrée dans le cadre de la rhétorique. Dans la tradition de Cicéron et des maîtres grecs qui l'avaient précédé, il la concevait d'une manière large, comme un humanisme. Il lui attribuait trois fins majeures : *docere, mouere, delectare*. Ces trois exigences devaient s'harmoniser et se compléter. Le livre XII, qui est le dernier, permet en particulier d'apprécier le résultat d'une telle synthèse. Nous voudrions le montrer ici.

Tout le monde s'accorde aisément, dès qu'il s'agit de rhétorique, sur le devoir d'enseigner ou de prouver. Mais les modernes et surtout nos contemporains se montrent plus hésitants au sujet du pathétique et surtout de la beauté. Ils hésitent à fixer leurs rôles et surtout à les définir. Il nous semble pourtant qu'il est très important de préciser ces points dans le cadre d'une éducation moderne. Quintilien n'a cessé d'y réfléchir après ses maîtres. Nous croyons qu'il est utile de revenir sur cet enseignement.

Notre démarche devra s'orienter de la manière suivante qui nous permettra de rejoindre pour l'essentiel le plan du livre XII. D'abord, nous aurons à rappeler quel fut le projet et le programme de Quintilien, afin de mieux saisir la portée de sa conclusion [1]. En second lieu nous nous demanderons ce que sont le beau et ses moyens [2]. Enfin, nous en viendrons au pathétique, pour marquer en particulier ses rapports avec le style de la déclamation, qui est en plein épanouissement au temps de Quintilien [3].

1. Cf. *Institutio oratoria*, XII, 1-2.
2. *Op. cit.*, XII, 3-10.
3. Cf. surtout *op. cit.*, XII, 10-11.

Quelles sont donc les intentions de Quintilien ? Certes, on note en premier lieu l'importance, à ses yeux, de la morale. Mais elle se manifeste apparemment d'une manière imprécise, selon un plan que les critiques trouvent incohérent[4]. Quintilien commence par des exigences de caractère théorique : l'orateur qu'il a voulu former doit-il être *uir bonus* ? Quels sont les éléments de sa culture ? Le droit, l'histoire[5]. On passe ensuite aux conditions pratiques : âge ; choix et étude de la cause, ce qu'on doit faire avant et pendant la plaidoirie[6]. Il reste alors, avant la conclusion elle-même, à traiter des différents genres d'éloquence[7]. Nous voyons d'abord qu'il s'agit ici d'une classification simple et traditionnelle : celle qui distingue la théorie et la pratique. Mais il faut encore se demander pourquoi Quintilien l'a choisie. S'agit-il seulement d'une commodité ? Non, sans doute. Ici comme ailleurs, Quintilien suit Cicéron, en le comprenant mieux que nous. À l'origine de toute réflexion théorique sur les valeurs, il y a la méditation sur le bien suprême, l'*honestum*. Tel était chez l'Arpinate le sujet du *De finibus*[8]. Puis on passait à ce qui concernait la *praxis*. Les disciplines de la culture, les *artes* en faisaient partie. On arrivait ainsi à la pratique proprement dite, qui relevait encore de l'*honestum*, mais plus spécialement de l'*utile*. Quintilien s'en occupait à propos des différents comportements de l'orateur et surtout de l'avocat. Le classement ainsi conçu avait apparemment un défaut : il ne faisait aucune place à la beauté, c'est-à-dire à la *dictio* et au style dont Quintilien, bien sûr, avait déjà traité. Il savait bien, selon la leçon du *De oratore*, qu'il faut conclure sur l'esthétique, tout en maintenant le lien entre *res* et *uerba*, présentés en cet ordre. C'est pourquoi il finit ici par la beauté, avant de traiter, dans un dernier chapitre, de toute la carrière de l'orateur, de sa jeunesse à sa vieillesse.

Nous voyons que la doctrine ainsi construite échappe à la maladresse. Elle se signale au contraire par sa richesse et sa complexité subtile. Elle concilie d'abord la morale théorique et la pratique. Elle propose ensuite, en les faisant aussi entrer dans la morale pratique (*mores*), un classement et une pédagogie des disciplines. Cette fois, c'est la réflexion cicéronienne sur l'encyclopédie et sur les programmes qui intervient. Avec les règles de comportement qui sont associées à la plaidoirie, on revient à l'*officium* proprement dit. Enfin, on passe des choses aux mots[9] et, après être parti de la morale, on aboutit à la beauté par les voies de l'éducation.

Revenons donc au dernier chapitre, dans lequel Quintilien pose les grandes questions de caractère général auxquelles on peut et doit s'attendre, puisqu'elles mettent en cause son métier, sa doctrine et, tout simplement, ce qui a déterminé sa vie entière : son activité de maître d'éloquence. Les problèmes qui se posent sont divers. Ils touchent tous à la situation même

4. Les objections et les critiques sont résumées par Jean COUSIN, éd. de l'*Institutio oratoria*, C. U. F., *Notice*, p. 4-13.

5. Cf. *Inst. or.*, XII, 1-4.

6. *Op. cit.*, XII, 5-9.

7. *Op. cit.*, XII, 10.

8. Ce point de vue pratique est abordé, à propos de la morale des devoirs, dans le *De officiis*. Mais déjà, avant le *De finibus*, le *De oratore* et l'*Orator* en avaient traité à propos de la pratique oratoire.

9. Cf. XII, 10 ; ce chapitre, beaucoup plus long que les autres, résume les débats esthétiques.

du professeur, à l'idée que, depuis Cicéron et Aristote, il se fait de son métier et du programme qui se trouve ainsi impliqué. L'idée de la culture qu'on a vue se dessiner paraît trop étendue pour un seul homme. Elle suppose une perfection qui dépasse les forces humaines. Cicéron ne s'embarrassait pas de cela. Il comprenait que l'on devait, dans le commun des cas, se contenter de former des *diserti* possédant de façon médiocre ou moyenne toutes les qualités ou les connaissances requises. Mais il ne renonçait pas au modèle idéal du *uir eloquens*, investi de tous les dons et de tous les savoirs [10]. Quintilien emploie un langage plus nuancé [11]. D'une part, il laisse entendre que l'éloquence idéale n'est pas si difficile. On peut l'atteindre au contraire avec facilité puisqu'il suffit de suivre la nature [12], de laquelle relèvent tous les dons que nous venons d'évoquer. Et de fait les plus grands philosophes, les plus savants, comme Aristote, ont su faire entrer dans le cadre d'une vie l'immensité de leurs connaissances. La culture permet d'ailleurs de prendre connaissance des meilleures modèles et de les imiter. Il ne faut pas céder au désespoir qu'une telle pratique risque de susciter. Certes, la lecture d'Homère ou de Virgile est un peu décourageante pour les créateurs. Mais elle suscite au moins la forme de modestie qui peut se concilier avec l'enthousiasme et la ferveur : il est bon d'avoir de tels maîtres, alors même qu'on les admire sans jalousie puisqu'on sait qu'on ne les rejoindra pas [13].

Il n'est pas sûr que Quintilien soit un véritable créateur, au plein sens du mot. C'est en cela qu'il se distingue de Cicéron ou du meilleur de ses élèves (je pense à Tacite [14]). Mais il possède à un degré éminent la vertu qu'on exige des enseignants : savoir montrer aux enfants que la recherche de l'idéal est nécessaire et qu'elle ne doit pas décourager les élèves, puisqu'il leur reste permis de croire à la facilité et d'atteindre cette autre forme de perfection qui touche à la *mediocritas* et se confond avec l'harmonie dans le naturel. Il est légitime de rechercher la facilité élégante.

Nous arrivons maintenant à la réflexion la plus complète de Quintilien sur la beauté. L'élégance y tient une grande place. Selon l'enseignement des rhéteurs elle réunit deux des « vertus de la parole » (*uirtutes dicendi*) : la clarté, la pureté. Un autre terme peut être employé aussi : le mot « goût » [15], qui a fait fortune ensuite chez des hommes, des maîtres qui dépendaient profondément de Quintilien à travers les siècles : je pense à Rollin et à tous les écrivains du XVIII[e] siècle qui furent ses disciples. Ainsi se dessinait à l'avance le *Traité des études*, qui prépare directement notre temps.

10. Cf. Cicéron, *De oratore*, I, 94.

11. Il parle plutôt d'*eloquentia modica* (XII, 11, 29) et ne veut pas s'y arrêter. Nous sommes tout près de la fin de l'ouvrage. Il ne s'agit au demeurant que d'une concession sans vraie portée, puisque de toute façon l'éloquence parfaite est facile.

12. Quintilien y insiste en VI, 11, 25 ; il souligne que ce qui paraissait au premier abord le plus difficile est ensuite très facile, grâce à l'accoutumance fournie par la pratique.

13. Pour cette définition, cf. *Rhétorique à Hérennius*, IV, 17.

14. Certes, Tacite ressemble moins à Cicéron que Quintilien. Mais, comme le grand orateur, il sait qu'il faut donner toute sa force et sa grandeur à l'émotion. Quintilien n'est ni un polémiste ni un philosophe combattant, mais plutôt un professeur qui cherche en tout l'équilibre, l'ordre et la raison objective.

15. « Goût » traduit le latin *iudicium*.

Nous arrivons à une théorie du beau qui domine chez notre auteur la théorie de l'éducation. Il faut que le disciple soit dans l'éducation comme le poisson dans l'eau ou comme l'oiseau dans l'air[16]. Si le travail lui paraît long, c'est qu'il y répugne. Il faut au contraire s'abandonner à lui comme à un instinct qui donne la joie. Il s'agit donc d'une harmonie qui procède de la nature. Celle-ci s'appuie sur trois exigences desquelles procèdent en même temps le souci de la perfection et l'aisance ou la facilité qui lui paraissent liées : *Omnia enim breuiora reddet ordo et ratio et modus.* Les professeurs ont souvent le tort de retenir trop longuement leurs élèves sur des matières où ils ne leur apprennent plus rien. Or la grâce véritable, qui procède de la nature[17], n'a besoin en vérité que de naturel. Nous comprenons que l'idéal de Quintilien conduit vers la dignité dans laquelle la convenance spontanée de la nature s'unit à la fois avec la tempérance, la mesure, le *modus* et l'ordre dont elle témoigne et en même temps à une élévation qui lui convient aussi et qui nous guide vers le sublime[18].

C'est lui qui, avec une ferveur admirable, constitue l'aboutissement du dernier chapitre de l'*Institutio oratoria*. Mais, avant d'y venir, il nous sera utile de reprendre dans son ensemble la doctrine de Quintilien. Comme lui, nous partirons de l'agrément et de la persuasion. Nous verrons qu'elle aboutit à l'émotion et au pathétique, mais que l'un et l'autre sont tempérés par le sublime. C'est bien à lui qu'on aboutit en le combinant avec la grâce, qui se confond alors avec la *dignitas*.

Quintilien traite l'ensemble de ces questions en XII, 10. Il les a déjà évoquées dans les livres antérieurs, lorsqu'il étudiait l'*ornatus*, les figures et aussi les procédés propres à la déclamation mais ici, dans la conclusion de son œuvre, il étudie le style en lui-même, dans ses rapports avec la totalité du discours ou du moins avec ses parties (car ici comme ailleurs se pose le problème de la brièveté). Notre auteur combine donc avec virtuosité l'ensemble des questions qu'il avait d'abord traitées de manière plus analytique.

En premier lieu, il adopte le point de vue le plus large, un peu comme Cicéron l'avait fait dans le *Brutus*. Il compare la rhétorique avec les autres disciplines et plus particulièrement avec les arts plastiques. Il se trouve ainsi conduit d'abord à insister sur l'unité de l'esthétique, qui s'applique de même façon à chacun d'entre eux. Il peut alors mettre en lumière quelques questions fondamentales qui concernent, dans la représentation de l'humain ou des choses, l'idéal ou la réalité. Quintilien fait comprendre qu'on ne doit pas se limiter à l'un de ces termes et qu'il faut au contraire les combiner, les accorder. Ainsi se dessine une esthétique qui ressemble fort au néoclassicisme, tel qu'on l'admirera du XV^e^ au XIX^e^ siècle. La recherche de l'idéal ne peut que s'appuyer sur la nature ou sur le vrai. Aristote avait déjà apporté ces compléments et ces précisions au Platonisme.

16. *Inst. or.*, XII, 11, 13.

17. Sur la doctrine de la convenance et son rapport avec la nature, cf. l'enseignement de Cicéron (*De oratore*, II, 210 sqq., *Orator*, 70, *De officiis*, 1, 96 sqq.).

18. Cf. *Inst. or.*, XII, 11, 10-13 : Quintilien insiste sur la force de l'esprit humain ; car notre volonté, si elle a du courage, est capable d'atteindre la plus grande élévation.

Cicéron, que Quintilien cite avec son habituel discernement, avait repris la même doctrine et l'avait appliquée à sa propre création. Nous entrons donc maintenant dans la rhétorique proprement dite. Le pathétique va trouver sa place dans la doctrine du maître. Elle doit rester relativement discrète : elle serait excessive si le réalisme faisait la place trop grande à la laideur. On sent que Quintilien, lorsqu'il veut mettre en œuvre ses émotions, tend plutôt vers l'*ethos* que vers le *pathos*. La douceur, l'élégance, voire l'ironie sont alors plus efficaces que la violence débridée.

Quintilien peut aborder maintenant les grandes questions qui dominent en son temps la rhétorique et sa critique [19]. D'abord faut-il être attique ou asianiste ? Quintilien manifeste sa nette préférence pour la première école. Il se défie de l'excès d'ornementation et préfère la sobriété associée à la transparence. Mais l'atticisme est dangereux s'il aboutit à un style décharné. Reprenant la tradition ouverte par Cicéron, Quintilien préfère Démosthène à tous autres modèles (l'Arpinate lui-même était moins « serré »). Donc la densité stoïcienne de Sénèque [20], qui doit être conservée, se trouve conciliée avec la limpidité harmonieuse des classiques. L'enseignement ainsi proposé traversera les siècles.

La deuxième question qui se pose est relative au choix de la meilleure langue [21]. Beaucoup plus nettement que Cicéron n'avait pu ou voulu le faire, Quintilien insiste sur les avantages du grec, notamment en ce qui concerne la musique des mots. Le latin est plus rude; on ne peut rien contre cela. Mais on peut essayer de tourner les inconvénients en avantages : à la rudesse des mots peut convenir le sérieux de la pensée. Les Grecs eux-mêmes l'affirmaient, notamment depuis Denys d'Halicarnasse [22]. Comme toujours, Quintilien cherche ainsi à trouver un équilibre.

La dernière question est celle du style et des formes qu'il peut prendre [23]. Deux manières d'en traiter s'offraient à notre auteur. L'une provenait notamment de la tradition cicéronienne. Elle distinguait essentiellement trois genres de styles. Le premier était la « grande » éloquence, le second, l'éloquence « moyenne », le troisième l'éloquence « basse » ou vulgaire. Mais on pouvait aussi introduire un jeu de nuances plus détaillé, que les rhéteurs grecs d'époque classique n'avaient pas ignoré, que Cicéron avait connu et évoqué et qui allait s'exprimer de la façon la plus nette au II^e^ siècle ap. J.-C. : il s'agissait de la théorie des *ideai logou*, des formes du discours, qui définissait un ensemble de nuances beaucoup plus fines et permettait de caractériser le tout ou les parties de chaque discours : dans une telle perspective, nous pouvons distinguer diverses tonalités, auxquelles Quintilien fait

19. *Op. cit.*, XII, 10, 14. Finalement, en suivant Cicéron et l'appréciation qu'il porte sur Démosthène, Quintilien conclut qu'*attice dicere* revient à *optime dicere*. La distinction sur laquelle on s'opposait à propos des deux styles tend à s'effacer ou s'atténuer.

20. Sans doute, Quintilien est hostile au style de Sénèque, qui manque de liant et qui est trop moderne. Mais il rejoint d'autre part un langage déclamatoire épuré par l'esprit stoïcien.

21. *Op. cit.*, X, 27, 57. Quintilien approfondit peu à peu son analyse. Il finit par se demander quels sont ou doivent être les rapports du parlé et de l'écrit. Il pense que les deux formes d'expression coïncident dans l'idéal, mais que, sous l'influence des circonstances, des différences peuvent être introduites selon les exigences de l'élégance ou de la grâce.

22. De cet auteur, v. surtout le *De compositione uerborum*.

23. *Op. cit.*, XII, 10, 58-65.

plus ou moins allusion : tout ce qui relève d'abord de la force ou de la violence expressive, âpre, mordante (*sphodrotès*), le simple effet de réalisme ou de vérité ensuite (*alétheia*), enfin tout ce qui relève de l'agrément, de la douceur ou de la beauté (*glukutès, hédonè, kalos*). Nous retrouvons, avec peu de différences, les distinctions que nous avons observées pour les arts plastiques. Quintilien propose ici les mêmes choix.

Les différentes nuances dont nous venons d'esquisser ici la description ou le classement peuvent être traduites par l'idée de tonalité. Mais les Latins disent *color*[24]. La doctrine que les rhéteurs élaborent à ce sujet prend une très grande importance. En effet, la déclamation, qui se développe à Rome et en Grèce vers le début de l'Empire, prend volontiers dans ses suasoires et ses controverses la forme de prosopopées dont les auteurs infléchissent le contenu selon la cause qu'ils soutiennent. Ils doivent se servir des couleurs pour présenter, dans le sens qui leur est favorable, les faits dont il leur faut tenir compte. Les couleurs deviennent les éléments majeurs de la *disputatio in utramque partem* qui est toujours sous-jacente à une bonne plaidoirie.

À travers l'examen des couleurs, nous rejoignons donc la déclamation. Mais nous pouvons ici insister sur quelques points, si nous voulons parler de Quintilien lui-même. D'abord, selon sa coutume constante, celui-ci s'efforce d'éviter de faire une place trop grande à la violence et à la passion. D'autre part, il est sensible à la nécessité de réprimer l'abus de l'hyperbole et de l'exagération. Nous avons dit l'importance qu'il attache à la sobriété, à la brièveté. Pour ces deux types de raisons, il se défie de la grandeur (*mégalo-prépeia*) et il lui préfère le sublime[25], dont la théorie est présentée par le pseudo-Longin, qui est sans doute son contemporain.

Nous arrivons ainsi au terme des analyses que nous avons annoncées et qui occupent le chapitre 10 du livre XII. La réflexion sur les styles et sur leur beauté, qui le remplit, conduit au sublime et utilise ses nuances et ses exigences pour arriver à des conceptions nouvelles que nous voudrions analyser pour finir.

En premier lieu, Quintilien se trouve désormais en mesure de combiner le style de la déclamation avec une esthétique plus précise et plus haute qu'il doit à la fois à la tradition artistique et à l'enseignement philosophique péripatéticien, stoïcien et surtout platonicien que lui a transmis l'éclectisme de l'Académie. Il évoque les procédés caractéristiques qu'il a reçus des déclamateurs et cite notamment, nous l'avons vu, la *breuitas*, qui se manifeste en particulier dans l'art du trait et de la sentence courte. Mais une telle brièveté, si elle se combine avec la simplicité de la grandeur d'âme, s'accorde aisément avec les qualités propres au sublime : la clarté, l'élévation spirituelle (plutôt que la grandeur matérielle, qui risque de favoriser le luxe verbal), la sobre densité. Les défauts de la déclamation seront aussi pris en compte, critiqués, bannis : il faut rejeter tout emploi inconvenant des figures, mais non les figures elles-mêmes, pourvu qu'elles s'accordent avec la préci-

24. Sur les couleurs, v. les différents travaux de M. PATILLON (notamment sur Hermogène).

25. Ainsi le sublime ou élévation est préférable à la grandeur proprement dite, qui risque de ne pas échapper à l'exagération ou à l'enflure.

sion et la cohérence de la *ratio* et avec la *dignitas* qui est liée à la grâce ou *decorum* dans ses formes les plus hautes. Les images, par exemple, peuvent intervenir soit pour un effet d'expressivité (*emphasis*) qui doit leur donner leur plus juste portée, soit pour agir directement sur la sensibilité. Mais, puisque la grandeur d'âme est en cause, elles ne doivent pas être employées pour susciter ou utiliser les passions. Elles peuvent toucher le cœur, non les désirs. Elles conduisent à l'élévation, non à l'abaissement. Certes, il faut les utiliser pour l'aide facile qu'elles apportent. Mais la facilité n'est pas leur fin, tout au plus leur moyen. Par la facilité, qui tient à la nature, on approche de l'*honestum*, qui tient à l'idéal et au divin.

Voici presque les dernières paroles prononcées par Quintilien dans l'*Institution oratoire*. En citant ce texte, nous compléterons par un exemple précis ce que nous avons dit non seulement des intentions de Quintilien mais aussi du style qu'il met en œuvre pour les appliquer. Nous pourrons ainsi conclure.

L'auteur vient d'évoquer les modèles qu'il a suivis, Cicéron, Virgile. Il sait bien sûr qu'il ne pourra les égaler. Mais il ajoute : *Verum ut transeundi spes non sit, magna tamen est dignitas subsequendi... Adde quod magnos modica quoque eloquentia parit fructus, ac si quis haec studia utilitate sola metiatur, paene illi perfectae par est. Neque erat difficile uel ueteribus uel nouis exemplis palam facere, non aliunde maiores opes, honores, amicitias, laudem praesentem, futuram hominibus contigisse, nisi indignum litteris esset ab opere pulcherrimo, cuius tractatus atque ipsa possessio plenissimam studiis gratiam refert, hanc minorem exigere mercedem, more eorum qui a se non uirtutes, sed uoluptatem, quae fit a uirtutibus, peti dicunt*[26].

Ipsam igitur orandi maiestatem, qua nihil di inmortales melius homini dederunt et qua remota muta sunt omnia et luce praesenti ac memoria posteritatis carent, toto animo petamus, nitamurque semper ad optima; quod facientes aut euademus in summum aut certe multos infra nos uidebimus.

Ainsi naît une gloire littéraire et professorale. Sans doute, Quintilien n'est pas l'égal de ses modèles. Il le sait, sa modestie n'est pas feinte. Mais d'abord il ne néglige pas les avantages matériels que son talent et sa culture lui assurent, à lui et à son ami et disciple Marcellus Vitorius[27]. D'autre part, la gradation qu'il établit entre les différentes valeurs se poursuit. Il célèbre avant tout la « majesté de la parole »[28]. Il constate enfin qu'elle le place au-dessus de tous ou de presque tous. Certes, la modestie se veut toujours présente. Mais nous atteignons un sublime discret, tempéré par une harmonie mesurée.

Il est dès lors possible d'apprécier à sa juste valeur la beauté des conclusions exprimées en XII, 11 et leur accord profond avec l'ensemble de l'œuvre et même de la vie de son auteur. L'ampleur s'accorde ici à la densité. Elle est corrigée par l'élévation, c'est-à-dire par ce qui fonde le sub-

26. Le but suprême est l'*honestum*. On ne saurait s'arrêter à un degré inférieur, tel que la *uoluptas*, laquelle ne peut exister sans référence à son principe, c'est-à-dire au souverain bien.

27. Marcellus Vitorius est dédicataire de l'*Institution oratoire*.

28. La formule appartient au texte que nous avons cité (X, 11, 30). Il faut lui accorder la plénitude de son sens, qui évoque l'idée d'élévation dans la supériorité.

lime. Il en va de même quand il s'agit du plaisir ou du pathétique. Quintilien évite de donner trop de force aux passions; il sait que le plaisir n'est pas la fin suprême. Il faut dire et rechercher l'*honestum*. Une telle tendance est à la fois stoïcienne et platonicienne. Elle admettait aussi le plaisir lorsqu'il était purifié. Là encore, comme chez Cicéron, l'aristotélisme tient sa place, puisque l'auteur préconise un humanisme intégral qui réunit dans une juste hiérarchie tout ce que le corps et l'âme ont de meilleur[29].

On peut ainsi mesurer la complexité et apprécier la densité d'une conclusion si brève. En somme, Quintilien a voulu établir une voie commune entre Cicéron, Sénèque, les déclamateurs; plus tard Pline et Tacite, Juvénal aussi s'en sont inspirés. Elle menait à l'idéal humaniste et à l'humanisme idéal. Quintilien se montrait ainsi fidèle à Cicéron. Il cédait, comme le fait toute son œuvre, aux exigences de son métier d'éducateur. Il cherchait avant tout à les dégager et à montrer que tout reposait sur les obligations d'une culture de l'esprit. Les lettres ont pour mission propre de former l'humain et de réfléchir sur ce qu'il implique. On ne peut répondre à leurs demandes et à leur appel si l'on ne cherche la sagesse. Elle fait partie des lettres mais elle n'en constitue pas le seul contenu. Il faut y joindre ce que nos programmes contemporains négligent à l'excès. D'abord le pathétique, ensuite la beauté. Dans les deux cas le sublime et la grâce accomplissent leur tâche de purification. Toujours, nous devons retenir ou simplement connaître ces leçons de l'Antiquité[30].

29. On voit que toutes les tendances du Socratisme, dans ce qu'elles ont de meilleur, sont ici résumées dans un éclectisme issu de l'Académie et sans doute transmis par elle.

30. Nous avons laissé de côté ce qui est présenté dans les chapitres 6 à 9. La matière en est si riche qu'elle mériterait une étude séparée. Nous nous bornerons à énoncer ici une idée générale et quelques-unes de ses conséquences particulières. En premier lieu, ces chapitres, qui traitent des comportements pratiques suggérés à l'orateur et surtout à l'avocat dans leur vie sociale et professionnelle, se trouvent donc au point de rencontre de la morale théorique (celle qui vise le *finis bonorum* et la définition du bonheur) et de la réflexion sur l'*officium*. Cicéron avait surtout distingué les deux aspects en leur consacrant des études distinctes. Quintilien est plus proche des Stoïciens qui avaient insisté sur la casuistique, c'est-à-dire sur les cas particuliers. Il pose donc une série de questions dont les réponses mettent à la fois en jeu la fin suprême et le devoir concret. Par exemple, l'orateur, qui est *uir bonus*, doit-il parfois accepter de mentir, se trouve-t-il obligé de s'entraîner pour cela, alors que la vérité devrait se suffire à elle-même ? Réponse : d'abord, on n'est jamais obligé de défendre des causes immorales ou faibles; ensuite lorsque la vérité n'est pas évidente, il faut tout mettre en œuvre pour la faire apparaître, notamment en se défiant du client et en l'interrogeant. Si l'on n'arrive pas à une certitude ou si l'on constate que l'auditoire préfère le mensonge, eh bien, il faut apprendre à lui mentir pour sauver la vérité. Autre question : l'avocat doit-il se faire payer ? Oui, assurément car nulle tâche n'est plus digne d'honneur et de reconnaissance. Mais il faut éviter l'excès ou la recherche intéressée du succès. La réussite dans des affaires douteuses nuit à l'orateur car elle entraîne la suspicion à son égard. Le débat qui s'esquisse ainsi met en cause la conscience de l'orateur. Le sentiment qu'il a de sa facilité naturelle ne doit pas l'entraîner à négliger le travail. Il doit se connaître mais aussi connaître la cause et connaître l'éloquence. Partout, l'attention à la nature permet de trouver l'équilibre entre des exigences plutôt complémentaires que contradictoires. On s'en aperçoit lorsqu'on doit apprécier et guider les débutants. Tout en les protégeant face aux difficultés contre lesquelles ils n'ont pas encore l'expérience nécessaire, on laissera plus de liberté à la fougue qu'ils doivent à leur âge. Plus tard viendra la rigueur de la maturité. Plus largement, l'orateur devra éviter de se réfugier dans une cuistrerie qui est en quelque façon l'alibi de la crainte. Il faut éviter la présomption et la vanité mais aussi la peur et la lâcheté. Toujours doit subsister la foi en soi-même, la *confidentia*. Nous voyons comment le sens de la dignité associée à la parole permet à Quinitilien de sauvegarder la grandeur d'âme sans négliger la modestie humaine. Le *uir bonus* ne se contente pas de prêcher la morale théorique. Il parle ici dans la pratique, à propos de son métier d'homme ou de citoyen. Par ses maximes et par ses préceptes, il se fait moraliste au sens précis du terme. Tout notre exposé l'a montré.